

**« La personne humaine face à la
souffrance »**

**« Quelles réponses la science et les chrétiens
peuvent-ils apporter au problème de la souffrance ? »**

Dominique Lambert

**« N'évacuons pas le sens chrétien de la
souffrance ! »**

a. La science médicale a acquis de nos jours une connaissance approfondie des mécanismes de la douleur. De nombreuses recherches biochimiques fournissent aujourd'hui une gamme de molécules et de traitements permettant de soulager efficacement un très grand nombre de patients douloureux. Le scientifique peut ainsi participer activement à une œuvre qui soulage son frère de ce qui alourdit et assombrit sa vie. Mais, en développant des recherches de pointe en algologie, le scientifique peut aussi contribuer à défendre et à développer une pratique des soins palliatifs dans laquelle, sans jamais mettre la main sur la vie d'autrui, les équipes peuvent adapter des traitements pour diminuer au maximum le poids de la douleur et maintenir le plus possible une qualité relationnelle.

Si la science par ce qu'elle permet d'un point de vue technologique prolonge l'œuvre créatrice de Dieu en donnant à l'homme une véritable dimension de « co-créateur », en lui faisant participer au combat contre la douleur, elle permet à l'homme de participer par et avec le Christ à une dignité de « co-rédempteur ». Il serait utile d'ailleurs de développer une théologie et une spiritualité du travail scientifique qui aide à resituer celui-ci dans une perspective qui lui donne toute sa profondeur. La science comme telle n'en serait pas changée, bien entendu, mais le croyant pourrait jeter sur elle une lumière qui en fait ressortir, aux yeux de la foi, une profondeur et un sens nouveau et profond.

b. La science contemporaine a montré aussi qu'il est impossible *hic et nunc* de penser la vie en mettant entre parenthèses la douleur et la mort biologiques. Ce qui est étonnant par exemple, c'est que la mort fait bel et bien partie de la vie biologique. Évoquons seulement un exemple typique. Si les cellules ne pouvaient pas mourir (par un phénomène de mort cellulaire programmée : l'apoptose), elles se multiplieraient anarchiquement et sans trêve comme dans le cancer ! Plus étonnant encore, ce qui est la cause de tant de souffrances, les mutations, qui peuvent être à l'origine de maladies génétiques, constituent aussi ce qui rend possible la vie et son évolution. Sans les mutations, sans cette « plasticité génomique », la vie en serait restée à des formes élémentaires sans complexité et sans conscience ! La vie est donc porteuse d'une sorte de vulnérabilité, de fragilité intrinsèque qui est la condition nécessaire de son émergence, de son évolution, mais qui, d'une certaine manière aussi, la met en situation de faiblesse, de fragilité. C'est le sens profond de cette fragilité que le philosophe doit prendre en compte dans toute approche contemporaine de la souffrance qui intègre les données les plus récentes des sciences biomédicales.¹

c. Face à cette situation, la réflexion philosophique peut avoir tendance à développer des argumentations qui tendent à expliquer ou à justifier de manière simpliste la douleur, la souffrance et la mort. Tout cela ne serait que « le noir pour faire briller le blanc » ou « les inévitables déchets statistiques d'une évolution »,...

Ces explications simplistes ne respectent pas la réalité et le poids de la souffrance. Elles n'aident aucunement celui qui souffre ou ceux qui, comme les équipes de soignants, voient souffrir. On pourrait même dire que certains discours sur la souffrance sont proprement irrespectueux de ceux qui souffrent tant ils relativisent une expérience qui est vécue comme un drame inouï, chez certains malades et leur entourage (famille ou personnel soignant). Dans ce sens, une sorte de valorisation artificielle, superficielle et automatique de la souffrance, telle qu'elle se rencontre dans les formes classiques de dolorisme, ne peut plus avoir de place dans la pensée du philosophe, encore moins dans celle du philosophe chrétien.

Une rationalisation complète du problème de la souffrance ou sa relativisation naïve, mettrait aussi de côté un aspect du problème qui se doit d'être rencontré au niveau théologique, ce sont les liens énigmatiques qui unissent dès l'origine les souffrances de l'homme et le péché des origines. Le philosophe chrétien se doit de résister à des discours rationnellement fermés sur la souffrance pour continuer à se laisser interpeller par l'enseignement de l'Eglise. La Révélation biblique souligne en effet ces liens énigmatiques et affirme que le mal moral a aggravé ou multiplié les souffrances (Gn 3, 16)². Le Pape Jean-Paul II dans sa lettre *Salvifici doloris* dit clairement³:

¹ Cfr M.J. West-Eberhard, *Developmental Plasticity and Evolution*, Oxford University Press, 2003 ; M. Pigliucci, *Phenotypic Plasticity. Beyond Nature and Nurture*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2001 ; D. Lambert, R. Rezsöházy, *Comment les pattes viennent aux serpents. Essai sur l'étonnante plasticité du vivant*, Paris, Flammarion, 2005.

² La Vulgate dit « *Multiplicabo aerumnas tuas...* ». Il s'agit donc d'un accroissement, d'une augmentation de fatigues, d'épreuves et de douleurs. Ce verset montre que le mal moral vient s'infiltrer au cœur des limites de l'humain pour en aggraver le poids...

³ *Le sens chrétien de la souffrance. Lettre apostolique Salvifici doloris. 11 février 1984*, Paris, Pierre Téqui,

« Quand on dit que le Christ, par sa mission, atteint le mal jusqu'en ses racines, nous pensons non seulement au mal et à la souffrance définitifs, eschatologiques (pour que l'homme « ne périsse pas mais ait la vie éternelle »), mais aussi -au moins indirectement- *au mal et à la souffrance* dans leur *dimension temporelle et historique*. Le mal reste en effet lié au péché et à la mort. Et même si c'est avec une grande prudence que l'on doit juger la souffrance de l'homme comme une conséquence de péchés concrets (comme le montre précisément l'exemple de Job le juste), on ne peut cependant pas la séparer du péché des origines, de ce qui, chez saint Jean, est appelé « le péché du monde », *de l'arrière-plan pécheur* des actions personnelles et des processus sociaux dans l'histoire de l'homme. S'il n'est pas permis d'appliquer ici le critère restreint de la dépendance directe (comme le faisaient les trois amis de Job), on ne peut non plus renoncer au critère selon lequel, à la base des souffrances humaines, il y a des compromissions de toutes sortes avec le péché. Il en va de même quand il s'agit de la *mort*. »

Précisément, d'un point de vue théologique, ce péché des origines ne peut être rationalisé. Il n'y a pas de nécessité qui obligerait les créatures à se couper de Dieu et à entrer dans une logique du mal. Ce qui a « aggravé » et « multiplié » certaines épreuves constitutives d'une nature finie ne peut être réduit à une quelconque explication rationnelle. Du point de vue de la foi, il nous faut reconnaître et tenir compte du fait que la fragilité intrinsèque de la vie a été infiltrée et aggravée par « quelque chose » qui n'aurait jamais dû se passer !

Il ne faut pas perdre de vue non plus que le « Christ, en effet, ne répond ni directement ni de manière abstraite à cette interrogation humaine sur le sens de la souffrance (...). Le Christ n'explique pas abstraitement les raisons de la souffrance, mais avant tout il dit « Suis-moi » ! Viens ! Prends part avec ta souffrance à cette œuvre de salut du monde qui s'accomplit par ma propre souffrance ! Par ma Croix ! »⁴.

d. Pour ne pas sombrer dans des discours simplistes sur la souffrance, les philosophes, même croyants, ont parfois tendance à vider la souffrance et la mort de tout sens profond. Ces dernières seraient purement absurdes ou leurs seules significations s'épuiseraient dans de purs mécanismes biochimiques, neurophysiologiques, ... , laissant la personne humaine devant un vide ou devant la froide et inéluctable logique des réactions chimiques. Pour éviter les excès doloristes, on en est arrivé à occulter purement et simplement la question du sens possible de la souffrance. Or, pour un Chrétien, ceci serait inadmissible car, comme le disait très bien le Père Thomas Philippe, o.p., fondateur, avec Jean Vanier, de la Communauté de l'Arche⁵:

« Si nous enlevons à une personne qui souffre le sens de sa souffrance, si nous lui faisons comprendre, même indirectement, que sa souffrance ne sert à rien et qu'elle est un fardeau pour la communauté, que lui reste-t-il ? Le désespoir ».

S'il importe de ne pas produire des discours artificiels et simplistes sur la souffrance, qui n'aident aucunement le souffrant et ceux qui souffrent de sa souffrance, il est tout aussi important, d'en retrouver un sens pour ne pas abandonner celui qui souffre au pur désespoir. Il y a en fait deux manières symétriquement opposées « d'enfoncer »

⁴ Jean-Paul II, *Salvifici doloris*, op.cit., p.77.

⁵ Cité de Xavier Le Pichon, *Aux racines de l'homme. De la mort à l'amour*, Paris, Presses de la Renaissance, 1997, p.9.

le souffrant. L'une consiste à relativiser son expérience par un discours simpliste ou naïf et l'autre qui revient à lui dire que sa vie n'est plus qu'un non-sens, qu'elle ne vaut plus la peine d'être vécue.

e. La tâche du philosophe chrétien consiste à trouver une position qui, fuyant les deux positions qui « enfoncent » le souffrant, tente de s'ouvrir à un sens qui peut l'aider à vivre l'expérience dans laquelle il se voit plongé. Mais est-il bien raisonnable de songer à voir de la positivité dans des situations de souffrance ? Pour le savoir, ce philosophe pourrait repartir de certaines expériences où, au cœur de la souffrance, se libèrent des forces d'amour. On ne peut nier ces moments dans lesquels on peut voir une force d'amour se manifester et se déployer dans et par la faiblesse.

Nous pourrions évoquer, par exemple, ce témoignage émouvant du géophysicien Xavier Le Pichon⁶, dont la vie fut transformée par la rencontre avec un enfant mourant auquel les sœurs de Mère Teresa de Calcutta lui avaient demandé de donner à manger. Ce fut bien cet enfant souffrant qui libéra chez ce grand spécialiste de géophysique et plus particulièrement de la théorie de la tectonique des plaques, une énergie d'amour extraordinaire, le conduisant à vivre avec les personnes handicapées tout en continuant à donner ses cours au Collège de France ! Laissons-lui la parole⁷:

« Les sœurs m'avaient confié la seule tâche que je pouvais remplir, donner à manger à un petit garçon ramassé quinze jours plus tôt dans la rue, qui allait mourir [...] La souffrance avait fait irruption en moi : elle avait tout balayé. Était-il possible qu'il y eut tant de souffrance autour de moi ? Debout sur la crête de la civilisation scientifique et technologique, je n'avais pas eu un regard pour les débris rejetés par le flot [...] . Et soudain, un déchet de ma civilisation, cet enfant, était devenu pour moi une personne, la personne la plus importante de ma vie [...] . Au cœur de sa souffrance, mon nouvel ami avait un pouvoir mystérieux de présence qui me révélait à moi-même. J'échangeais le peu d'amour que je lui témoignais bien maladroitement contre le don de l'esprit de Dieu qui habitait en lui. Par ce don il me confirmait dans ma profondeur d'être vivant, c'est-à-dire aimant, qui a besoin de présence et qui a besoin en même temps de se donner et d'être totalement reçu dans une relation unique ».

On pourrait citer aussi ce témoignage de Jean Vanier⁸:

« Nous sommes habitués à ce que le faible ait besoin du fort. C'est clair. C'est évident. Mais l'unité à l'intérieur de soi, la guérison intérieure, se réalise quand le fort découvre qu'il a besoin du faible. Le faible éveille et révèle le cœur ; il éveille les énergies de tendresse et de compassion, de bonté et de communion. Il éveille la source. C'est la petite maman avec la maladie d'Alzheimer qui a éveillé la source profonde de l'être de son mari ; elle a fait émergé son « je » profond. En accueillant avec tendresse sa femme si faible, son mari, le fort, a commencé à accueillir sa propre faiblesse, le faible, l'enfant – et l'enfant blessé – en lui. Il a découvert ainsi qu'il avait le droit d'avoir des failles et des faiblesses, qu'il n'avait pas besoin d'être toujours fort, de gagner, de réussir et de dominer. Il pouvait être vulnérable. Il n'avait pas besoin de

⁶ Nous invitons le lecteur à se référer au livre suivant : X. Le Pichon, *Kaiko. Voyage aux extrémités de la mer*, Paris, Odile Jacob, 1986.

⁷ X. Le Pichon, *Aux racines de l'homme...*, *op.cit.*, pp.248-249

⁸ J. Vanier, *Toute personne est une histoire sacrée*, Paris, Plon, 1994, p.249.

porter un masque et de paraître autre qu'il n'était. Il était lui-même⁹. Cette transformation implique des morts intérieures successives, des souffrances, peut-être des moments de révolte : tout n'est pas simple. Il faut du temps et des efforts continuels pour rester fidèle à la communion. Mais cela amène à la découverte de sa vraie humanité : une libération intérieure profonde. »

Le philosophe réaliste ne peut rester insensible face à ces expériences où l'amour jaillit de ce qui, *a priori*, pourrait être pris pour un non-sens voire pour une absurdité. Certaines expériences de souffrance révèlent, bel et bien, ce qui est le plus humain dans l'homme et libère autour du souffrant des trésors d'humanité. On pourrait même se risquer à dire que l'humain n'est vraiment adéquat à sa nature profonde que dans l'accueil de celui qui souffre, dans l'ouverture à ce qui se donne comme faible et vulnérable. À l'inverse, l'histoire récente abonde d'exemples où l'on peut vérifier que l'humanité régresse lorsqu'elle élimine le faible, le souffrant, le handicapé, lorsqu'elle écrase le pauvre... L'aube de l'humanité n'est peut-être pas l'accession au langage ou à la technologie, c'est plutôt l'éclair d'un regard qui se tourne vers la faiblesse et lui fait une place. Pourquoi l'humanité se montre-t-elle à ce point dans l'expérience de la faiblesse ? Pourquoi la barbarie commence-t-elle lorsqu'on met de côté le pauvre, lorsqu'on ne tient plus compte du faible et lorsqu'on nie le sens profond de la vie des souffrants ? Voilà des questions qui pourraient orienter la pensée philosophique sur de nouvelles pistes de réflexion permettant de penser et de réinvestir de sens l'expérience de la souffrance¹⁰.

Cette réflexion philosophique est très utile pour entrer plus avant dans une intelligibilité du mystère de Dieu et de la Rédemption. Nous allons suggérer cela en rappelant brièvement trois approches, peut-être bien connues, mais qui méritent d'être revisitées aujourd'hui.

e1. À la suite de Maurice Zundel, l'ami de Paul VI, on peut penser que si la fragilité est tellement importante c'est parce que Dieu lui-même est un Dieu fragile et qu'Il est tel parce qu'Il est Amour. Comme Zundel le dit si bien¹¹:

« Si je pouvais résumer toute ma foi elle est vraiment là... je crois à la fragilité de Dieu parce que, s'il n'y a rien de plus fort que l'amour, il n'y a rien de plus fragile. Dieu est fragile, c'est la donnée la plus émouvante, la plus bouleversante, la plus neuve et la plus essentielle de l'Évangile. Un Dieu fragile est remis entre nos mains... »

La personne fragile ou fragilisée par la souffrance exprime donc quelque chose de Dieu lui-même, un Dieu qui « est, comme le dit Zundel, parce qu'il n'a rien », et qui n'a rien parce qu'Il ne garde rien pour Lui, parce qu'Il donne tout ! Les pauvres sont nos maîtres parce que, dans leur dépouillement, ils nous montrent quelque chose du visage du Christ livré entre nos mains¹².

⁹ On pourrait rapprocher ce témoignage de celui que livra S.M. le Roi Baudouin dans son message de Noël 1991 : « Chacun perçoit à un moment de son existence son extrême fragilité en même temps que la grandeur de sa condition humaine. Cela nous place dans la vérité. Nous distinguons mieux alors ce qui est essentiel et ce qui est passager dans notre vie. »

¹⁰ Nous ne pouvons nous étendre ici sur ces nouvelles pistes de réflexion philosophiques.

¹¹ M. Zundel, *Un autre regard sur l'homme*, Paris, Le Sarmant-Fayard, 1996, p.125.

¹² Cfr D. Trinez, *L'école de la fragilité* (préface par A. Louf), Paris, Cerf, 2005.

e2. À la suite du Père Pierre Teilhard de Chardin, nous pourrions ensuite souligner le fait que¹³:

« Les souffrants se trouvent comme chassés hors d'eux-mêmes, poussés à émigrer hors des formes présentes de la Vie. Ne sont-ils pas, dès lors, par le fait même prédestinés, élus, pour le travail qui consiste à faire s'élever le Monde au-dessus de la jouissance immédiate, vers une lumière toujours plus haute ? À eux de tendre plus explicitement et plus purement que les autres vers le Divin. À eux de faire respirer leurs frères qui travaillent, comme des mineurs, dans les profondeurs de la matière. Ainsi, ceux-là justement qui portent, dans leurs corps affaiblis, le poids du Monde en mouvement, se trouvent, par une belle revanche de la Providence, les plus actifs facteurs de ce progrès qui paraît les sacrifier ».

Il n'y a aucun dolorisme chez Teilhard. Pour lui, le malade et les soignants doivent se battre ensemble contre la souffrance. Il affirme clairement¹⁴: « La résignation chrétienne, en effet, est tout juste l'inverse d'une capitulation ». Mais, une fois que tout est mis en place pour lutter contre la maladie et la souffrance, il y a peut-être à découvrir que le malade¹⁵ « a une fonction spéciale à remplir, pour laquelle personne ne peut le remplacer : celle de coopérer à la transformation (on pourrait dire à la conversion) de la souffrance humaine ». La souffrance et la douleur, comme la maladie, doivent être combattues, mais lorsque celles-ci prennent le dessus à un moment ou l'autre de notre vie, nous ne sombrons pas dans l'absurde car celles-ci peuvent devenir des lieux où nous « décentrant » de nous-mêmes nous pouvons nous ouvrir à Celui qui peut nous combler et nous donner notre véritable sens. Ici Teilhard rejoint Zundel, car ce dernier montre très bien combien la vraie vie de l'homme ne peut s'obtenir en « collant à soi »¹⁶: « Coller à soi c'est se réduire à zéro. Être à distance de soi, c'est exister d'autant plus fort que cette distance croît... ». Ce n'est en effet qu'en luttant en soi contre les forces de l'égoïsme que l'on s'ouvre à la relation aux autres et à Dieu et que l'on commence à vivre dans le sens le plus absolu du terme.

C'est en souffrant et mourant sur la Croix que le Christ nous sauve du péché et de la mort. C'est en se dépouillant de Lui-même, en se « décentrant » qu'Il nous « recentre », ainsi que le Monde, vers notre vraie finalité. C'est en suivant ce chemin de dépouillement de soi que l'homme trouve la vraie vie. Le Christ, par grâce, donne aux malades de participer à sa Passion, c'est-à-dire de contribuer avec Lui au Salut du Monde¹⁷: « [...] dans le mystère de l'Eglise qui est son corps, le Christ, en un sens, a ouvert sa souffrance rédemptrice à toute souffrance de l'homme. Dans la mesure où l'homme devient participant des souffrances du Christ – en quelque lieu du monde et à quelque moment de l'histoire que ce soit - , il *complète à sa façon* la souffrance par laquelle le Christ a opéré la rédemption du monde ».

e3. À la suite de Maurice Blondel, nous pourrions enfin mettre en évidence une autre manière de dire le sens de ce que vivent les souffrants. Par la création, Dieu a fait une place pour le monde et pour nous. Si nous sommes créés à son image, nous

¹³ « La signification et la valeur constructive de la souffrance » in *L'énergie humaine. Œuvres de Teilhard de Chardin VI*, Paris, Seuil, 1962, p.64.

¹⁴ *Ibid.*, p.65.

¹⁵ *Id.*

¹⁶ M. Zundel, *Croyez-vous en l'homme ?*, Paris, Cerf, 1992, p.146. Cfr aussi p.46: « Il (l'homme) devient lui-même en décollant de soi ».

¹⁷ Jean-Paul II, *Salvifici doloris*, *op.cit.*, p.62 (cfr Col 1, 24).

avons donc aussi à lui faire une place pour qu'il puisse vivre en nous¹⁸: « il s'agit de le laisser, lui l'Incréé, naître pour ainsi parler en nous, créatures, après qu'il nous avait rendus maîtres d'occuper une place dont il s'était retiré, afin qu'il nous dût d'y rentrer et qu'il nous donnât le moyen d'être *tanquam Deus Dei* ». Cependant, cela nécessite un renoncement *actif* à soi pour accepter que Dieu prenne place dans nos vies et dans nos cœurs¹⁹. Et l'expérience de la souffrance peut devenir ce lieu où nous est donné la grâce de quitter notre « toute-maîtrise », pour nous ouvrir à la vie Trinitaire²⁰:

« Nul ne voit Dieu sans mourir : qu'est-ce à dire, au sens spirituel de cette vérité d'abord littérale ? C'est qu'en effet, pour voir Dieu, entrer en lui et posséder quelque chose de son intimité, nous avons à nous renoncer, à lui restituer en nous sa place totale, à subir l'épreuve purifiante et transformante qui mortifie l'appétit naturel d'être, de nous faire centre, de nous suffire, de nous déifier par nous-même. Qu'il s'agisse de la mort corporelle ou de l'abnégation totale, sur la terre de péché ou dans l'Eden, une inversion de perspective, un renoncement à l'égotisme, un sacrifice, une mort sont et ne peuvent pas ne pas être la condition *sine qua non* de l'union illuminante et transformante. Nous ne voyons Dieu qu'en participant à sa lumière, à son incommensurabilité, par l'aveu de notre néant et par le don amoureux de ce qui nous permettrait de nous fermer à l'appel de la charité ».

f. Conclusion. Un monde humain sans « épreuve » n'est pas réellement pensable²¹. Il faudrait une autre cosmologie et une autre biologie pour éliminer toutes ces fragilités constitutives, dont nous avons parlé plus haut, qui peuvent éventuellement nous faire souffrir. Le monde humain d'aujourd'hui est tel que ces « épreuves » sont aggravées et multipliées par le mal moral (*Multiplicabo aerumnas tuas...*). On pourrait sombrer dans le pessimisme en se disant que toutes ces misères engendrées par le mal, sous toutes ses formes, n'ont aucun sens. On pourrait même alors dire au souffrant que sa vie ne vaut plus rien. Mais ce qui est extraordinaire dans la foi chrétienne, c'est le fait que ces misères peuvent être « retournées », non pas contournées, mais utilisées contre elles pour nous décentrer de nous-même et faire une place à Dieu en nous. Le Christ nous montre le chemin et se dépouillant lui-même, il relève le monde le recentrant et le « surcentrant » sur son véritable cœur. Ce qui est merveilleux, c'est que Jésus nous offre la grâce de participer à cette œuvre de salut. Nous pouvons « compléter ce qui manque aux épreuves du Christ pour son corps qui est l'Eglise » : voilà le véritable sens de la co-rédemption. Les épreuves peuvent devenir²², par grâce, ce qui nous donne de nous abandonner pour que nous puissions nous ouvrir radicalement à cette union avec Dieu.

¹⁸ M. Blondel, *Itinéraire philosophique*, Paris, Aubier, 1966, p.167.

¹⁹ « ce que Dieu a fait onéreusement pour l'homme, l'homme a en quelque façon à le faire onéreusement pour Dieu : *se ipsum exinanivit*. Et cette dure condition est l'unique voie de la bonté infinie, non seulement pour nous relever de l'état de pécheur plus bas que le néant, mais pour nous élever à l'amitié, à l'adoption, en nous conviant au banquet même de la Divinité. Une « épreuve » est inévitable (...) pour préparer le cœur à cœur de l'union nuptiale », M. Blondel, *Itinéraire philosophique*, *op.cit.*, p.164.

²⁰ M. Blondel, *Exigences philosophiques du christianisme*, Paris, P.U.F., 1950, pp.243-244.

²¹ Nous renvoyons ici à la remarque de Blondel dans *Exigences philosophiques du christianisme*, *op.cit.*, p.244.

²² Le livre de Job nous montre que cela ne va pas sans mal, sans révolte, que cela demande un chemin qui ne peut être décrit en termes simplistes et superficiels. Jean-Paul II nous le rappelle d'ailleurs dans *Salvifici doloris* (« un tel processus intérieur ne se développe pas toujours de la même manière. Bien souvent il commence et il s'établit avec difficulté... »),

C'est pourquoi il est si important de ne pas laisser croire aux malades, aux défigurés de la vie que leur existence ne vaut plus rien. Et il faut s'insurger contre des regards ou des paroles qui méprisent la valeur des vies fragiles jeunes, moins jeunes ou vieilles. Lorsqu'on qualifie de « légume » telle personne humaine dans le coma, quand on qualifie « d'erreurs génétiques » des enfants porteurs de handicaps lourds, on oublie qu'au plus profond de leur cœur et dans leur corps, par la grâce de Dieu, ils participent à ce qui relève, « surcentre » et sauve le monde.

Pour toutes ses raisons, il nous semble donc important de ne pas évacuer trop vite, de notre réflexion d'universitaire et de notre vécu, la difficile question du sens chrétien de la souffrance...

op.cit., p.75). Le Pape rappelle aussi que la « souffrance (est) *transformée* par une grâce *intérieure* »).